

NOTES DE LECTURE

Ruth AMOSSY (sous la dir. de), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1999, 216 pages.

Cet ouvrage collectif développe les réflexions engagées à l'occasion du troisième colloque international *Chaim Perelman* sur "Écriture de soi et Argumentation", tenu à l'Université de Tel Aviv en 1998. Il réélabore un concept emprunté à la rhétorique, celui d'*ethos*, comme construction d'une image de soi dans le discours. Pour ce faire, il fait dialoguer spécialistes de la rhétorique, de la philosophie analytique et de la pragmatique, sans oublier narratologues et sociologues de la littérature. Si cet ouvrage n'est pas le premier à situer le concept d'*ethos*, il se différencie cependant de l'entreprise récemment menée aux États-Unis dans *Ethos : News Essays* en ce qu'il cherche à élaborer des outils d'analyse à la croisée de la théorie de l'argumentation et de la pragmatique.

Dans l'introduction, Ruth Amossy explique comment, à partir des travaux de Benveniste sur la construction de l'image de soi, en passant par l'analyse conversationnelle d'Erving Goffman, on en arrive à intégrer le terme d'*ethos* dans les sciences du langage. Le premier qui y fait appel est Oswald Ducrot (1984) : "L'*ethos* est rattaché à L, le locuteur en tant que tel : c'est en tant qu'il est à la source de l'énonciation qu'il se voit affublé de certains caractères qui, par contrecoup, rendent cette énonciation acceptable ou rebutante". L'élaboration, en tant que telle, de cette notion comme construction d'une image de soi dans le discours, est à rechercher dans les travaux de pragmatique et d'analyse de discours de Dominique Maingueneau. De *L'analyse du discours* (1976) à *Le contexte de l'œuvre littéraire* (1993), et jusqu'à *Analyser les textes de communication* (1998), il développe la notion d'*ethos* en relation avec la scène d'énonciation. Selon lui, si chaque type de discours comporte une distribution préétablie des rôles, le locuteur peut choisir plus ou moins librement sa scénographie (sa situation d'énonciation). Maingueneau reprend ainsi les notions de cadre figuratif avancée par Benveniste, et d'*ethos* proposée par Ducrot, en leur donnant une

expansion significative : la manière de dire autorise ici la construction d'une véritable "image de soi". En même temps, l'*ethos* est relié au statut du locuteur et à la question de sa légitimité. La notion d'*ethos* mise en place par l'analyse du discours croise ainsi la sociologie des champs (Bourdieu), mais en privilégiant "l'intrication d'un discours et d'une institution" (1984). Elle croise aussi la rhétorique, à laquelle Maingueneau reprend l'idée d'un discours efficace...

La première partie de l'ouvrage met en perspective la rhétorique et la pragmatique dans leur traitement respectif de la notion aristotélicienne d'*ethos*, indissolublement liée au *logos* et au *pathos*. Éminent spécialiste d'Aristote, dont il analyse longuement l'apport dans *Die Rhetorik des Aristoteles* (1984) et *Grammaire du discours argumentatif* (1994), Ekkehard Eggs réinterprète la notion d'*ethos* en en soulignant la double dimension, à la fois morale et stratégique. La première comprend des vertus reconnues comme l'honnêteté, la seconde relève des habitudes et des mœurs : elle consiste à s'exprimer de façon appropriée. C'est la conjonction de ces deux aspects qui permet, selon Aristote, de convaincre par le discours et c'est là, pour E. Eggs, un apport majeur de sa réflexion dont le manque se fait sentir dans les travaux des pragmaticiens les plus divers.

A cette étude de la contribution que peut apporter la rhétorique aux sciences du langage répond en miroir la proposition de Marcelo Dascal, qui suggère un "mariage" entre les disciplines où la pragmatique pourrait venir à point pour compléter et enrichir la rhétorique. Rompu à la philosophie analytique, M. Dascal montre que la "preuve par l'*ethos*" se fonde sur des processus inférentiels qui ne diffèrent pas en substance "des processus pragmatiques normaux d'interprétation d'énoncés".

En un deuxième temps, c'est la réélaboration de la notion d'*ethos* dans la pragmatique et l'analyse de discours qui occupent le devant de la scène. Dominique Maingueneau reprend et affine les catégories de scène et de scénographie qu'il avait introduites dans ses précédents travaux pour faire le point sur l'*ethos* tel qu'il apparaît non pas seulement dans le discours argumentatif, mais dans tout échange verbal. Il illustre cette centralité de l'*ethos* à partir d'exemples tirés aussi bien de François de Sales et de Pascal, que de la publicité et du discours journalistique.

Jean-Michel Adam, qui n'avait jusqu'à présent utilisé la notion d'*ethos* que de biais dans ses travaux de linguistique textuelle et d'analyse argumentative (*L'argumentation publicitaire*, 1997), l'intègre pleinement ici dans sa réflexion théorique. Il se situe à l'interférence du champ linguistique de l'analyse des discours et de la théorie de l'argumentation en empruntant un concept clé à Jean-Blaise Grize. Chef de file de l'école de Neuchâtel, Grize développe une perspective sur l'argumentation fondée sur la logique naturelle, dans le cadre de laquelle il propose la notion de "schématisation". Un schéma constitue une représentation discursive par définition partielle et sélective d'une réalité construite par le discours ; la schématisation se réfère à l'activité de construction (l'énonciation) aussi bien qu'au résultat (l'énoncé). A travers cette notion, Jean-Michel Adam propose une analyse pragmatique des connecteurs argumentatifs, des actes de discours et de la

performativité, des traces personnelles de l'orateur qui permet d'étudier l'*ethos* dans ses relations changeantes au logos et au *pathos*, dans les discours prononcés les 17 et 18 juin 1940, respectivement par le maréchal Pétain et par le général de Gaulle.

Ruth Amossy tente à son tour d'articuler la théorie de l'argumentation et l'analyse de discours en transférant sur le plan de l'analyse linguistique les modèles mis en place par C. Perelman. Dans une perspective qui renvoie aux travaux sur les interactions de C. Kerbrat-Orecchioni et de C. Plantin plutôt qu'au courant logique et cognitiviste, elle introduit dans l'analyse de l'*ethos* la notion de stéréotype développée dans ses travaux antérieurs. Cette réflexion qui considère la construction d'une image de soi dans son rapport à la représentation collective figée et à l'activité de stéréotypage, recoupe celle de J.-M. Adam. Elle offre à son tour une contribution à l'analyse du discours politique à partir d'exemples tirés de discours "pacifistes" de Jean-Marie Le Pen et de Jean Giono.

La possibilité d'allier analyse argumentative et pragmatique trouve une autre illustration dans l'étude que consacre Galit Haddad au discours pacifiste de Romain Rolland, *Au-dessus de la mêlée* (1914). Le recours à la notion de stéréotype, d'une part, et à la notion de position dans le champ intellectuel, également empruntée à Bourdieu, d'autre part, permet d'y mettre l'accent sur une dimension importante et jusque-là peu étudiée de l'*ethos*, dite "ethos préalable" : c'est l'image que l'auditoire se fait du locuteur au moment où il prend la parole.

Les analyses de discours pratiquées par D. Maingueneau, J.-M. Adam, R. Amossy et G. Haddad indiquent par des voies diverses la nécessité de prendre en compte la position du locuteur comme être empirique dans le champ où il se situe (politique, intellectuel, littéraire ou autre). Cette dimension sociologique renvoie aux travaux de Pierre Bourdieu qui a proposé une réinterprétation de la notion d'*ethos* dans le cadre du concept d'*habitus* (ou ensemble de dispositions durables acquises par l'individu au cours du processus de socialisation). En tant que composantes de l'*habitus*, l'*ethos* désigne chez Bourdieu l'ensemble des principes intériorisés guidant notre conduite à notre insu ; l'*hexis* corporelle se réfère à des postures, à des rapports au corps, également intériorisés. Une articulation entre l'analyse de discours et la sociologie des champs sur la notion d'*ethos* semble ici s'imposer. Celle-ci a été initiée par Alain Viala qui, à travers une sociopoétique de Le Clézio (1994) a tenté de prendre en compte à la fois la position de l'écrivain dans le champ littéraire, et le dispositif d'énonciation intérieur au texte. A. Viala reprend ici sa réflexion sur la notion d'*ethos* à partir de l'exemple de la littérature galante, en insistant cette fois sur la notion d'adhésion. Fidèle au concept d'*habitus*, il considère que l'*ethos* permet l'adhésion à des valeurs dans lesquelles un groupe social dominant communie en les faisant passer pour indiscutables.

Comment intégrer l'*ethos* rhétorique ou pragmatique, qui repose sur l'efficacité de la parole, et l'*ethos* tel que le conçoit la sociologie des champs ? Quels sont les enjeux et les pièges éventuels de cette mise en perspective ? C'est ce qu'explore l'article de R. Amossy en faisant retour sur les

thèses de la rhétorique (Perelman, Eggs), d'une analyse de discours qui prend en compte les données institutionnelles (D. Maingueneau) et d'une sociologie de la littérature inspirée de Bourdieu (A. Viala).

En épilogue, se trouve un extrait d'un ouvrage de Meir Sternberg sur *La poétique de la Bible* qui permet d'ouvrir des perspectives en direction de l'étude des textes narratifs. A partir d'une question inattendue, celle de l'autorité que le discours biblique confère au narrateur par rapport à celle qu'il attribue à Dieu, M. Sternberg étudie les perspectives narratives du récit biblique en termes d'influence sur le lecteur.

Ce texte retrouve par un autre biais les préoccupations de A. Halsall (1988, 1995) qui illustre les bénéfices d'une complémentarité entre la narratologie et l'étude de l'*ethos* : l'école américaine du "point de vue" initiée par Percy Lubbock, la narratologie de Käte Hamburger et de Dorit Cohn, les taxinomies de Genette et de Mieke Bal, ont fourni des notions comme la voix et le mode narratifs et les distinctions entre auteur / narrateur / personnage, mais aussi entre différents types de narrateurs, qui permettent d'étudier la question de l'image du locuteur dans le cadre spécifique de la narration. Halsall croise ces données avec celles que lui fournit la *Rhétorique*, mais aussi la *Poétique* d'Aristote, pour voir à quelles conditions l'énonciateur paraît fiable aux yeux du lecteur.

De la rhétorique aristotélicienne à la pragmatique contemporaine, "l'image de soi" qui se construit dans un discours, ou dans un récit, que l'on désigne par "l'*ethos*", est donc bien la représentation du locuteur qui se dégage, non seulement de ce qu'il énonce, mais aussi des modalités de son énonciation, des postures qu'il adopte, de son style...

Joëlle PIERRE

Thierry GROENSTEEN, *Système de la bande dessinée*, Paris, PUF, coll. "Formes sémiotiques", 1999, 206 pages.

Publié sous un titre faisant directement écho au *Système de la mode* de Roland Barthes, le dernier ouvrage de Thierry Groensteen pourrait bien occuper dans la carrière de l'auteur une place comparable à celle du livre de Barthes dans son propre curriculum. En effet, pour Groensteen aussi, ce "système" a été conçu, puis élaboré comme une vraie thèse de doctorat. Qui plus est, le présent ouvrage semble, exactement comme chez Barthes, moins ouvrir que *parachever* un cycle de réflexions et une certaine manière de penser bien connus depuis un certain nombre d'années et de publications. L'exemple de Barthes, qui après son *Système* a écrit *S/Z*, démontre toutefois que pareille situation peut signifier aussi une libération, permettre des recherches inédites, encourager même une rupture méthodologique. On ne s'étonnera donc pas trop que le "nouveau Groensteen", celui de 2000 ou de 2001, s'oriente vers des pistes que sa thèse laisse encore à peine soupçonner.

Système de la bande dessinée est à première vue un livre qui frappe par sa grande diversité. Tout en étant fort systématique (que personne ne reproche à Thierry Groensteen de manquer de rigueur ou de cohésion !), ce livre n'a nullement la prétention de régler une fois pour toutes les difficultés qui s'accumulent depuis trois décennies sur les tables des spécialistes, universitaires et autres, de la bande dessinée (sans appartenir à la sémiotique pure et dure, le travail de Thierry Groensteen se réclame pourtant de l'héritage structuraliste qui continue d'inspirer les analyses les plus stimulantes en la matière). Au contraire, tout se passe un peu comme si l'auteur, se limitant à examiner surtout les pièges où se sont enlisés tant de ses prédécesseurs, préférerait à l'édification présomptueuse de quelque nouvelle théorie la prudente éviction d'une série de faux problèmes. Cette démarche est on ne peut plus louable dans la mesure où elle nous aide à délaissier enfin une série de discussions stériles ayant perdu au cours du temps tout enjeu réel. Je pense à la recherche des "unités minimales" de la bande dessinée (Thierry Groensteen montre que cette recherche est une perte de temps et d'énergie, le médium de la bande dessinée ne disposant d'aucun élément spécifique à ce niveau ou de ce point de vue-là) ; je pense encore aux multiples tentatives de fixer "le" seuil minimum de la narrativité (Thierry Groensteen montre que ces tentatives font obstacle à une analyse bien plus nécessaire, celle de la narration elle-même) ; je pense enfin, mais cette liste est loin d'être exhaustive, aux querelles d'école sur les rapports entre texte et image, pour ne rien dire des prises de position gratuites pour ou contre le phylactère comme trait d'identification du médium (Thierry Groensteen montre que les arguments qui vont et viennent en ce domaine ne résistent guère aux réalités du genre, qu'il définit comme un récit visuel, c'est-à-dire, selon un mouvement emprunté à Paul Ricœur, essentiellement narratif mais pratiquement modulé par la mise en jeu d'un matériau avant tout visuel).

La circonspection du théoricien ne se traduit pas seulement par le refus d'entrer dans des débats qui n'en valent plus toujours la peine, elle se manifeste non moins dans la grande ouverture d'esprit qui caractérise la mise en place d'un système personnel rétif à tout esprit de système avec majuscule. Dit autrement : Thierry Groensteen propose, les œuvres disposent. Le cadre méthodologique dans lequel il se meut, s'avère donc d'une clarté sans pareille. Grosso modo, Thierry Groensteen aborde la bande dessinée de deux points de vue successifs : il examine d'abord comment un album se construit pièce par pièce, pour étudier ensuite quelles relations se nouent entre ces divers éléments et comment la narration parcourt, traverse, en un mot structure ces réseaux avec une multiplicité irréductible à tout principe unique ou isolé. Au passage, il nous offre aussi des pages lumineuses sur un grand nombre de problèmes où régnait jusqu'ici une cacophonie souvent assourdissante : l'étude du cadre, celle aussi du blanc intericonique, celle enfin de la notion (épineuse) de séquence ou celle (plus épineuse encore) de mise en page, constituent quelques exemples de la manière brillante dont Thierry Groensteen apporte une clarté très attendue à des dossiers fort troubles. L'auteur le fait en plus sans nulle acrimonie, même quand il discute avec des auteurs qui n'ont pas toujours été très tendres avec lui.

Ce livre pose toutefois aussi de réels problèmes, mais qui curieusement n'ont pas grand-chose à voir avec son propre contenu. D'une part, force est de reconnaître que ce livre arrive... un peu tard. Certes, la faute en est aux éditeurs, mais la situation n'en est pas moins regrettable. En effet, l'absence d'ouvrages universitaires de référence dans le domaine de la bande dessinée fait que la place, pour parler en termes de marketing (et de mauvaises habitudes), est parfois prise par d'autres livres qui, tout en ayant leurs qualités intrinsèques, ne méritent peut-être pas de s'imposer comme des travaux incontournables (sans le nommer, disons que je pense ici à Scott McCloud, dont la pensée est fort maigrelette en comparaison à celle de Thierry Groensteen). D'autre part, un livre comme ce *Système* indique aussi que les études de la bande dessinée ne peuvent se renouveler qu'à condition de passer vraiment à autre chose (un dialogue plus serré avec la narratologie contemporaine, par exemple, ou le retour à des lectures microscopiques d'œuvres entières, seraient plus que les bienvenus). Thierry Groensteen est bien placé pour mener de front cette double mutation. On attend donc avec impatience non pas la suite de ce *Système de la bande dessinée*, mais son prochain ouvrage, qui nous apportera à coup sûr bien des surprises.

Jan BAETENS

Denis MELLIER, *L'écriture de l'excès. Fiction fantastique et poétique de la peur*, Paris, Éd. Honoré Champion, 1999, 479 pages.

Version remaniée d'une thèse, ce livre ressemble et ne ressemble pas à ce que l'on peut attendre de ce genre d'exercice. Indéniablement, il lui reste un peu (et sans doute un peu trop) de l'impératif encyclopédique dont les thèses françaises ont du mal à prendre congé, nouveau régime ou pas, de sorte que par moment il s'installe des longueurs et des répétitions facilement évitables. Cependant, Mellier ne perd jamais le contrôle de son matériau gigantesque, qu'il présente et décrit avec élégance et clarté, et le livre mérite amplement qu'on en mette en valeur le réel intérêt.

Écrire sur le fantastique est très périlleux, dans la mesure où le sujet peut paraître défraîchi, surtout après le torrent de publications ayant vu le jour depuis le contestable mais toujours incontournable petit livre de Todorov sur le sujet (1970). Périlleux aussi, parce que les études sur le fantastique n'ont pas toujours profité comme elles auraient dû le faire des discussions méthodologiques qui ont secoué autant qu'elles ont enrichi le champ de la théorie littéraire (le fantastique a la réputation d'être resté une des dernières chasses privées de l'histoire littéraire de papa). La grande réussite de Mellier est donc d'apporter du neuf, tant au niveau de sa conception du fantastique (et partant du corpus susceptible de l'illustrer) que des outils méthodologiques qu'il engage (et qu'il emprunte aussi bien à des sources françaises qu'anglo-saxonnes, une fois n'est pas coutume). En gros, la

nouveauté de *L'écriture de l'excès*, qui creuse ici la voie ouverte par les travaux de Charles Grivel, est de mettre un terme à l'exclusion larvée de tout ce qui, dans et autour du fantastique, s'attache à la confrontation directe du lecteur avec ce qui fait peur, l'horrible, la peur, le cauchemar étant souvent jugés trop vulgaires, trop entachés aussi de culture de masse et de considérations commerciales pour être jugés dignes d'un minimum d'attention académique. Mellier prend le contre-pied de cette attitude dédaigneuse et essaie de coller aussi près que possible à ce qui dépasse les limites de l'écriture fantastique traditionnelle. Concrètement, cette nouvelle perspective se traduit par une défense vigoureuse d'auteurs tels que Lovecraft ou King et, de manière plus significative encore, de toutes les formes du fantastique qui *montrent* réellement l'objet de la terreur (ici on peut regretter toutefois que l'intérêt de Mellier pour le cinéma, qui rééquilibre le corpus et le canon fantastiques, ne s'étende pas jusqu'à la bande dessinée, où l'importance de l'épouvante n'est certainement pas moindre). L'insistance sur la visualisation de l'excès, qui rompt avec l'accentuation todorovienne de l'hésitation, n'est pourtant nullement rétrécie aux seuls aspects thématiques ou représentationnels de la fiction. La grande qualité des lectures de Mellier est en effet d'analyser la terreur et l'excès comme autant de stratégies d'écriture ou, plus exactement encore, comme le résultat paradoxal de l'échec des stratégies visant à montrer directement l'objet de la terreur.

Cette ouverture du fantastique à la problématique de la représentation en général fait que cette étude débouche sur une recherche autrement plus vaste, et sans doute plus importante encore, qui porte avant tout sur la fiction et l'effet de fiction, puis sur la peur et le plaisir de lecture, et enfin sur la manière dont le lecteur s'implique, s'oublie et se recherche dans sa propre lecture. Ces thèmes-là constituent, autant que l'objet du fantastique (qui est le monstre) ou les styles de ce type d'écriture (qui tiennent de l'hyperbole ou de l'oxymore, entre autres), le véritable cœur de ce livre.

Jan BAETENS

Joseph TABBI & Michael WUTZ (éds.), *Reading Matters. Narrative in the New Media Ecology*, Ithaca, Cornell UP, 1997, 316 pages.

N'attendons pas la fin pour le dire (comme dans un bon vieux roman policier où l'énigme n'est dévoilée qu'à la toute dernière ligne) : ce livre est passionnant. D'abord par les *questions* qu'il pose : alors qu'on eût pu s'attendre à une série de prises de position sur l'avenir (ou le manque de tout avenir) du récit à l'ère des nouveaux médias, *Reading Matters* (titre difficile à traduire, qui signifie à la fois : "affaires de lecture" et "la lecture compte") s'interroge diversement sur la manière dont le récit comme les nouveaux médias s'influencent et se transforment réciproquement. Ensuite par les *réponses* qu'il nous pousse à avancer nous-mêmes : loin de présenter un

ensemble de thèses, l'introduction puis les douze contributions du volume multiplient les pistes, par moments contradictoires d'ailleurs, qui obligent le lecteur à chercher son propre trajet, à comparer les points de vue, à intervenir lui-même dans la constitution de la cohérence finale du recueil. Enfin par le brio *stylistique* de plus d'un participant, qui arrivent régulièrement à concilier les exigences intellectuelles du discours académique et les impératifs d'écriture de l'objet qu'ils traitent.

L'introduction de Tabbi et Wutz, deux jeunes professeurs américains très actifs dans le domaine des rapports entre littérature, technologie et science (Tabbi, par exemple, dirige la *electronic book review*, un des sites web les plus importants en ce domaine¹), vaut à elle seule le déplacement. S'appuyant essentiellement sur les idées de Friedrich Kittler, auteur de *Gramophon Film Typewriter* (Berlin, 1986 ; traduit en anglais, par Michael Wutz justement, chez Stanford UP en 1998), les auteurs offrent un panorama très personnel et très percutant des recherches sur le dialogue entre technologie et écriture littéraire depuis au moins un siècle. Sans prétendre à l'exhaustivité, leur synthèse excelle par la grande clarté des informations et plus encore par l'intelligence de certaines mises en perspective. Tabbi et Wutz ont manifestement envie d'en finir avec certaines conceptions éthérées de l'acte littéraire, mais alors que leur introduction aurait pu tourner au manifeste, ces pages frappent par une vraie érudition et par un sens critique fort rare en ce genre d'exercice. En effet, tout en insistant sur de nombreux phénomènes relatifs à l'interaction entre art et technologie, les responsables du volume arrivent également à proposer des vues très personnelles. Ils accentuent ainsi, très justement me semble-t-il, que l'explosion actuelle de l'écriture multimédia est moins nouvelle et surtout moins révolutionnaire qu'on le laisse croire, tant parce que le roman et le récit en général ont toujours été des hybrides médiatiques, que parce que dans beaucoup de cas la soi-disant nouveauté des nouveaux médias n'est qu'une façade facile à renverser.

Les qualités de l'introduction se retrouvent dans la plupart des articles, qui sont regroupés (par trois) autour des quatre axes que voici : 1) "machines narratives modernes" (cette partie se penche sur les phénomènes d'inscription des textes de la modernité prédigitale, mais dans une perspective qui n'a rien de génétique), 2) "matérialités de la lecture" (les chapitres de cette section pratiquent toutes un recours très actif à certains instruments de lecture inspirés de méthodes scientifiques, a priori non littéraires), 3) "postmodernismes : le roman à l'ère de la multiplicité multimédia" (sont réunies ici des études sur des auteurs devenus canoniques comme Pynchon ou Gibson, mais aussi sur des genres paralittéraires comme les "technothrillers"), 4) "hypertexte et narration virtuelle" (avec trois articles sur la littérature électronique, qui sont tout sauf des éloges naïfs de la libération des chaînes du texte traditionnel). Plutôt que d'attirer l'attention sur tel ou tel auteur (dont certains sont présents avec des textes absolument remarquables), je préfère présenter ici quelques points forts du recueil dans son ensemble. *Reading Matters* contient en effet un ensemble de fils rouges qu'il

¹ www.altx.com/ebr

importe de bien mettre en valeur, quels que soient du reste les mérites de telle ou telle contribution spécifique.

Tout d'abord il convient de mentionner le choix résolu de l'interdisciplinarité, ou plutôt d'une certaine interdisciplinarité. Les divers participants au volume viennent en effet tous plus ou moins du même horizon (s'il est permis de considérer, une fois n'est plus coutume, qu'études littéraires et études de la communication ont bien des racines communes), mais presque sans exception ils puisent allègrement dans des domaines de savoir très différents (un rôle de premier plan est ici réservé à la théorie des catastrophes, qui inspire le cadre conceptuel de plusieurs articles). Les dangers de pareille démarche sont connus, comme l'a bien révélé l'affaire Sokal, mais en l'occurrence ils sont soigneusement surveillés, dans la mesure où les auteurs restent parfaitement conscients du fait que les emprunts à des disciplines annexes ou exotiques restent fatalement métaphoriques, leur usage devant être en tout premier lieu de nature heuristique. Les Américains sont interdisciplinaires d'une manière infiniment plus décomplexée qu'en Europe, où l'on a toujours peur de se faire tancer par les "spécialistes", et si l'on peut supposer que la profondeur en souffre un peu (il suffit de comparer ce qu'on fait ici de la théorie du chaos avec ce qu'on en a fait ces dernières années dans certaines variantes du post-greimassianisme), le lecteur a souvent l'impression d'apprendre beaucoup avec ces rapprochements qu'à lui tout seul il n'aurait jamais osé aborder.

Une seconde caractéristique du volume est sans conteste la fascination pour la technologie, qu'on aurait tort toutefois d'écarter comme naïvement américaine. La prise en compte systématique des techniques, des supports et des contextes de la communication ne relève en effet nullement de quelque impérialisme technologique, où l'écriture ne serait appelée qu'à jouer les seconds violons, mais témoigne au contraire d'une vision très précise de la théorie du texte, qui est ici une vision matérialiste. Ici encore, le danger de cette attitude n'est pas inconnu : le déterminisme technologique, avec tout ce qu'il pourrait impliquer de paranoïaque. Il faut donc saluer la prudence et par moments le bel humour des participants, qui leur permettent de ne pas céder aux mirages du mécanisme. Le fait de prêter attention à l'infrastructure technologique de la communication littéraire entraîne souvent une conception extrêmement réductrice de la littérature, qui se voit ici évitée avec beaucoup de bonheur. Dans le sillage de cet intérêt pour la technologie, il importe de signaler aussi, pour paradoxal que cela nous puisse paraître, un grand optimisme culturel. Un bel exemple en est fourni par l'étude de William Paulson sur la manière dont les évolutions technologiques font naître, puis disparaître, la constitution, la fixation, enfin le souci même de ce qu'on appelle le "canon". Selon cet auteur, la numérisation de la culture ne doit pas être vécue comme un malheur qui fait voler en éclats le socle de notre héritage culturel, mais comme une invitation à repartir sur de nouvelles bases et à redéfinir le canon en termes de diffusion, en non plus en termes d'exclusion.

Le troisième aspect capital de *Reading Matters* est si possible plus américain encore : c'est l'activisme politique qui imprègne une bonne partie des textes. Contrairement à l'apathie d'une certaine postmodernité, sans autre

souci que des questions d'identité (personnelle ou de groupe), le livre de Tabbi et Wutz renoue avec force avec les préoccupations éthiques et politiques que les Américains ont confondu si longtemps avec l'étude de la littérature. *Reading Matters* abonde donc de passages qui s'en prennent au complexe militaro-industriel, à la politique des monopoles, à l'absence de projets démocratiques vraiment collectifs, souvent du reste de manière très rafraîchissante et non dénuée d'autodérision. L'article de Stuart Moulthrop, qui développe une analogie fascinante entre le virus informatique et l'hypertexte comme expérience littéraire, est une belle illustration de cet aspect du livre. D'une part, l'auteur dénonce très justement ce qu'il y a de dictatorial dans l'extension actuelle du réseau et commente plusieurs stratégies de résistance. D'autre part, il s'en prend non moins à tous ceux qui croient aux vertus révolutionnaires *automatiques* des nouvelles manières de communication (comme Landow et tous les tenants de l'identité "spontanée" de l'ordinateur et de la théorie critique).

Jan BAETENS

Alain VUILLEMIN & Michel LENOBLE (éds.), *Littérature, Informatique, Lecture. De la lecture assistée par ordinateur à la lecture interactive*, Limoges, PULIM, 1999, 298 pages, 120 FF.

Les publications sur écriture et informatique commencent maintenant à atteindre leur rythme de croisière, et comme le champ de recherche demeure malgré tout très neuf et fort éclaté, les ouvrages les plus utiles sont souvent collectifs. L'articulation des diverses compétences demeure toutefois une tâche ardue, notamment en ce qui concerne le mariage des approches plus techniciennes (souvent très technophiles) d'une part et des lectures plus générales (parfois plus technophobes) d'autre part. Le livre dirigé par Alain Vuillemin (Université d'Artois) et Michel Lenoble (UQAM) est un bel exemple de ce que les travaux actuels sur le sujet offrent de meilleur, sans que le bilan de l'ouvrage soit pour autant entièrement positif.

Au crédit du livre, il convient de mentionner avant tout la restriction et la clarté salutaires de sa question de départ. Faisant suite à un livre des mêmes auteurs sur le problème de la *production* de textes assistée par ordinateur (*Littérature et informatique : la littérature générée par ordinateur*, Arras, Artois PU, 1995), *Littérature, Informatique, Lecture* circonscrit utilement son champ de travail et s'abstient prudemment de tout triomphalisme. L'intention des éditeurs n'est en effet ni d'étudier l'ensemble des rapports texte/informatique, ni d'annoncer des lendemains qui chantent, mais bien de dresser un inventaire aussi équilibré que possible des formes et surtout des *enjeux* de la lecture assistée par ordinateur.

Cette démarche est judicieuse. D'un côté, elle permet de présenter au lecteur une gamme de produits et de pratiques plus large que le corpus

habituellement traité dans ce genre de livres (où, surtout dans les publications américaines, on a tendance à confondre un peu vite littérature électronique et Eastgate). Pareille remise en perspective est nécessaire, et la collaboration d'équipes françaises et canadiennes montre que l'avenir de la littérature informatique pourra et devra s'écrire au pluriel. De l'autre côté, Vuillemin et Lenoble ont eu la bonne idée (et le courage !) de donner aussi la parole à un certain nombre d'auteurs sachant prendre assez de recul pour soulever des questions bien senties et pertinentes, mais aussi embarrassantes. L'introduction de Jacques Fontanille, par exemple, est un avertissement cinglant lancé à tous les chantages naïfs de l'informatique (disons à la Landow), qui tire toute sa force d'être formulé à partir d'une position non pas purement nostalgique (comme celle d'un Birkerts, par exemple) mais strictement scientifique (en l'occurrence celle de la sémiotique greimassienne). De même, le texte que signent Bertrand Gervais et Nicolas Xanthos établit un superbe diagnostic des faiblesses apparemment inhérentes à l'hyperlecture telle que nous la pratiquons sans réfléchir. L'article de Philippe Bootz, enfin, dont la technicité ne devrait pas décourager le lecteur intéressé, explique de manière percutante ce qu'il en est –et surtout ce qu'il n'en est pas–de la fameuse “interactivité” autorisée par la digitalisation des textes, tout en explorant les aspects spécifiques encore à peine soupçonnés de la lecture-écriture à l'ère informatique. Le concept d’“écrilecture” (Pedro Barbosa), qui désigne dans ce livre la nouvelle lecture interactive, est en effet loin d'apparaître toujours comme la panacée que certains ont voulu y voir (l'introduction des éditeurs est elle aussi tout à fait claire et nette à ce propos).

Si la plupart des articles vont plus ou moins dans cette direction, certains autres s'enlisent malheureusement dans des considérations techniques dont l'intérêt et les enjeux échappent parfois. D'autres encore abordent la question de la lecture d'œuvres hypertextuelles avant la lettre sans que leur présence dans ce volume soit suffisamment motivée (car après tout n'importe quel texte ou presque pourrait être lu comme hypertexte préélectronique). Mais l'aspect le plus gênant du livre est formé sans conteste par ses insuffisances sur le plan pratique. Comme beaucoup d'ouvrages scientifiques français, celui-ci n'a ni index, ni bibliographie groupée en fin de volume, et chaque article adopte gaiement son propre système de références bibliographiques (non sans quelques erreurs et imprécisions locales, du reste). La valeur d'usage de l'ensemble s'en voit un peu réduite, ce qui est regrettable dans un domaine où la plupart des lecteurs ont encore un grand besoin de ce genre de béquilles. Il faut pourtant espérer que ces problèmes ne feront pas écran, si on peut dire, à l'intérêt réel du livre, qu'on peut recommander à quiconque voudrait aborder de vraies questions au-delà des slogans qui encore trop souvent les obnubilent.

Jan BAETENS